

Pierre Serra

Rachel, le détective et le dauphin



Nocturne marin

Cap Aurebel, Sud de la France. 15 Juin 2013

La mer calme reflétait la lune pâle. Debout sur le pont, le tueur scrutait la surface. Un trait vif frôla soudain le bateau puis fila en oblique ; l'homme jura et fit signe au barreur d'accélérer. La cible était trop rapide, trop imprévisible pour faire feu à coup sûr.

Le moteur gronda, la vedette se dressa, fendant les flots argentés.

Au début, le porte-flingue avait éprouvé une sorte de tristesse, presque du remords à devoir exécuter le contrat. Mais la fureur le tenait à présent, il ne songeait plus qu'à faire mouche – c'est pas une saloperie de poisson qu'allait narguer un tireur d'élite tel que lui !

Il aperçut à nouveau l'aileron dans l'axe de la proue.

Carabine au poing, il courut sur le pont avant. Il se cala contre le bastingage, leva le pouce à l'intention du

pilote puis épaula, l'œil collé à la lunette à infrarouges. Le bout du canon se fixa sur le dos luisant d'écume.

Le dauphin décrocha et plongea sous la surface.

Pestant entre ses dents, le tireur leva son arme. Il se mit à fouiller la mer du regard, sans rien apercevoir dans la chiche clarté lunaire.

Le dauphin émergea à distance. Bondissant comme un beau diable, il revint se placer en plein devant la vedette, proche à toucher la coque de sa nageoire caudale.

A l'évidence il s'amusait.

L'homme se pencha à la proue. Le long corps gracieux glissait sans effort sous la surface en se laissant pousser par la vague d'étrave.

Cette fois, je vais pas te rater sale bête ! Il inclina la carabine vers le bas, presque à la verticale.

Le dauphin se mit à godiller, passant d'un bord à l'autre, roulant sur le flanc. Parfois il pivotait et nageait une seconde à l'envers, exposant son ventre clair.

L'animal était conscient que des êtres vivants se trouvaient à bord de la grosse machine grondante. Il s'était souvent approché d'autres bateaux et avait vu des humains penchés au bastingage, gesticulant, émettant des sons trop graves pour qu'il les perçoive, hormis les cris aigus des enfants. Mais il ne pouvait imaginer qu'une de ces étranges créatures chercherait à le tuer. Il ne pensait qu'à jouer et faire le fou, s'enivrer de vitesse à l'avant de la vedette.

Appuyé à la rambarde, le porte-flingue tentait de suivre les mouvements erratiques de la cible. Il y renonça, cala la crosse contre son épaule et, immobile, attendit que le dauphin croise sa ligne de visée. Il caressa la détente du bout de l'index pour se porter chance – vieille manie de professionnel.

Le dauphin coupa la ligne de tir, l'homme ouvrit le feu : plusieurs coups enchaînés éjectant un chapelet de douilles. L'animal disparut dans les flots.

Le tireur se précipita à la timonerie.

– Stop Kevin ! cria-t-il par la porte ouverte, arrête le bateau, je crois que je l'ai touché ce con !

Le barreur coupa les gaz, la vedette glissa sur son erre puis s'immobilisa.

Les deux hommes observaient la mer d'étain mat, parcourue de risées sombres par la brise de terre qui se levait. Le nommé Kevin alluma le projecteur de bord puis promena son faisceau alentour. On voyait à distance les roches blanchâtres du rivage, hérissées des silhouettes noires des pins.

Un dauphin mort flotte-t-il ? Les deux malfrats l'ignoraient.

Un cadavre humain coule à pic, ça ils le savaient, mais il se met à gonfler au bout d'environ vingt-quatre heures et remonte en surface, à moins qu'on ait pris soin de le lester avec des chaînes ou de le couler dans du béton.

Pas trace de la bestiole. Le barreur coupa le projecteur, son éclat risquait de les faire repérer.

Le tueur jurait à mi-voix tout en balayant la mer de sa lunette à vision nocturne, sans rien découvrir flottant sur la surface rouge et noire. Il n'était pas *absolument* certain d'avoir touché la cible.

S'il avait fait mouche, la balle super-vélocité aurait ouvert du côté opposé à l'impact un trou plus gros que le poing. Une fois, avec ce type de munition, il avait fait éclater la tête d'un type – un témoin qui s'apprêtait à déposer – sur les marches du tribunal de Marseille. Un seul tir, à deux cents mètres, à la lunette : Bang ! Les flics qui escortaient la balance s'étaient retrouvés couverts d'esquilles de crâne et de purée de cervelle.

S'il l'avait touché, alors le dauphin était forcément mort sur le coup, mais dans ce cas ils trouveraient sa carcasse sanglante flottant sur la mer...

– A mon avis tu l'as raté, jugea Kevin, et maintenant il a eu peur, il reviendra plus.

– Fais un autre tour au ralenti au lieu de dire des conneries, ordonna le tireur, il me les brise ce putain de poisson, j'aurais dû me le faire à la grenade !

– Les ordres c'était de l'éliminer discrètement... et puis les dauphins c'est pas des poissons.

– Tu m'en diras tant.

Le flingueur cracha dans l'eau.

Bordel, ça craindrait pour ses balloches s'il n'était pas en mesure de confirmer l'élimination de la cible ! Si au moins ils trouvaient quelque chose, un morceau de barbaque ou un tronçon de la bête !

On l'avait déjà à moitié payé pour le contrat, mais impossible de garantir à présent qu'il était bien rempli. Et pas question de mentir : son client était du genre à qui on ne ment pas. Si la foutue bestiole venait à reparaître, il serait grillé, bon pour pointer au bureau de chômage des tueurs à gages, ou même pour un aller simple au cimetière des tueurs à gages !

Je le tenais là, en plein dans mon viseur ! J'ai pas pu le rater, ou alors vraiment de pas grand-chose... Ça bouge tellement vite ces enfoirés de dauphins !

La vedette croisait au ralenti, tous feux éteints sous le croissant de lune biscornu. Bientôt la pyramide blême du cap Aurebel se dressa sur le rivage. L'alarme du GPS se déclencha. Le barreur examina l'écran, un cercle rouge y clignotait, signalant l'écueil des Girelles droit devant. Il enclencha la marche arrière pour stopper la vedette ; elle s'arrêta sur place en tanguant doucement.

Kevin quitta le poste de pilotage et rejoignit le tireur sur le pont.

– Le boss va être furax, dit-il, tirant de sa poche une boîte de cigarillos, si on a merdé.

– A mon avis je l'ai touché mais il a coulé à pic, du coup on peut rien prouver !

– Je sais pas mec... les gros poissons morts – les thons ou les espadons – ça flotte, je l'ai vu quand le patron va à la pêche au gros, alors pourquoi un dauphin ça flotterait pas ?

– T'as dit que c'est pas des poissons...

Kevin haussa les épaules, il offrit un Havanito à son compagnon et alluma leurs deux cigarillos avec son Zippo. Il tira une bouffée, puis pointa du doigt vers une ligne blafarde au ras de la surface, à peine visible à une cinquantaine de mètres ; elle apparaissait brièvement à chaque palpitation de la houle.

– C'est l'écueil des Girelles, dit-il, des roches à fleur d'eau. Ici ils appellent ça une « sèche ». Y'a pas de balise pour la signaler, par mer calme, quand y'a pas d'écume, on la voit pas, ou alors trop tard. Sans le GPS on se serait fracassé sur ce foutou caillou.

Le tireur souffla la fumée de son cigarillo.

– Manquerait plus que ça... Déjà qu'on est pas sûrs d'avoir effacé le dauphin, tu vois pas qu'en plus on coule le putain de rafiot !

Futur ex-flic

Banlieue de Toulon. Avril 2003

Napoléon lui offrit une Gitane.

Il s'appelait vraiment comme ça : inspecteur Napoléon Rocca, né à Ajaccio, comme l'empereur, dont son père gendarme était un fervent admirateur.

Vous imaginez les vannes des collègues. On prétend que les Corses sont susceptibles, mais Napoléon supportait tout avec bonne humeur : « C'est la Bérézina », « Waterloo, morne plaine », « Vingt siècles du haut de ces pyramides... » et autres plaisanteries spirituelles. Son partenaire, l'inspecteur Luigi Caferri, friand de blagues idiotes et de jeux de mots foireux, n'en manquait pour sa part pas une.

– Merde Napo, tu sais que j'essaie d'arrêter, protesta-t-il en prenant la clope.

Les deux policiers planquaient près d'une école élémentaire de la banlieue de Toulon. Il était bientôt 16 heures et un groupe de parents venus attendre leur

progéniture grossissait devant le portail. Eux se tenaient à l'écart, derrière un platane, essayant de ne pas trop ressembler à des flics, ce qui dans le cas de l'inspecteur Caferri n'était pas difficile : mal rasé, jean élimé, blouson de cuir, on aurait changé de trottoir en le croisant au coin d'une rue la nuit.

Napoléon alluma les Gitanes avec son briquet Bic puis consulta son portable.

– Les gamins vont pas tarder à sortir, annonça-t-il.

Ils agissaient sur dénonciation. Une lettre anonyme était arrivée au commissariat (bonne vieille tradition française) pour dénoncer un sans-papier, un Africain, vivant et travaillant illégalement dans le pays. Le corbeau avait fourni une photo, un cliché pris à la sauvette avec un portable devant l'école, d'un grand Black mince avec des lunettes.

Pour l'instant leur client n'était pas arrivé.

– Merde, ça me débecte, râla Caferri en tirant sur sa cigarette, de serrer un mec qui vient chercher son gosse à la sortie de l'école !

– Y'a que là qu'on peut le choper Luigi, le tuyau précisait pas où il habite, ni où il bosse, juste l'école de son même. Fille ou garçon, on sait même pas.

– A mon avis, le mouchard est un parent d'élève, le ou la gosse a dû faire des confidences à un camarade de classe, qui les a répétées chez lui.

– C'est possible.

– Ce type fait probablement la bouffe ou la plonge dans un resto huppé en ville, ou un boulot de ce genre

pour moins que le SMIG, et c'est lui – un père de famille – qu'on vient emmerder, alors qu'on ferme les yeux sur le racket des commerces, le proxénétisme et les autres business de la pègre !

Napoléon haussa les épaules.

– Faut bien obéir aux ordres, c'est le boulot qui veut ça Luigi.

– Ras-le-bol les ordres, moi je vais finir par démissionner.

– Si tu te fais pas virer avant ! Je pourrai pas te couvrir à chaque fois Luigi, comme l'autre jour quand t'as laissé filer cette pickpocket roumaine.

– Elle boitait putain, Napo, elle était infirme et elle avait au moins soixante ans !

– Elle avait aussi trois portefeuilles volés dans son cabas... Libre à toi de jouer les Robin des Bois, mais on fait équipe et tu mets ma carrière en danger. J'ai une famille moi, et des traites à payer.

– Ouais, ouais, je sais, tu m'as montré cinquante fois les photos de ta baraque en construction à Monza, où tu comptes prendre ta retraite, à boire du casa en attendant que le vent fasse tomber les châtaignes...

– Celle-là de blague vaseuse, y'a longtemps que je l'avais pas entendue... Qu'est-ce tu vas foutre si tu quittes la police, vigile ?

Luigi jeta sa Gitane à demi-consumée dans le caniveau et l'écrasa du pied.

– Détective privé, comme les Ricains à la télé. J'ai toujours rêvé de faire ça.

– Bof ! Privé ? La brigade des cocus.

– Non, c'est fini ça, les lois sur le divorce ont bien changé. Moi ce que j'aimerais faire c'est aider les gens, réparer les torts, et surtout rechercher les personnes disparues. Tu sais combien y'a de personnes qui disparaissent chaque jour en France ?

La sonnerie retentit dans l'école. Une horde de gamins hurlants se rua peu après dans la cour. Toujours pas de grand Black mince à lunettes devant le portail, qui s'ouvrait pour lâcher les fauves.

On comptait plusieurs enfants d'origine africaine parmi les élèves, mêlés aux Beurs, aux Asiatiques et aux « Blancs ». La plupart se dirigèrent vers un adulte – mère, grand-père ou autre – certains s'éloignaient seuls ou par petits groupes sur le trottoir.

Luigi se prit à espérer que leur client ne se montrerait pas. Le parvis se vidait, il ne resta plus bientôt devant l'école qu'une petite fille blonde et un garçonnet noir. Tous deux bavardaient avec une institutrice, attendant sans doute qu'on vienne les chercher.

– Je te parie que c'est pour le petit renoi qu'il va venir, dit Napo, il doit être en retard.

A cet instant une ménagère boulotte accourut, elle salua l'institutrice et la blondinette puis prit le garçon par la main et l'emmena.

– Pari perdu, fit Luigi, allez viens on se tire, le gars doit être occupé ailleurs à voler le pain des Français...

– Il va peut-être venir pour la petite...
– Arrête, tu l'as pas regardée, plus gauloise qu'elle tu meurs !

Tresses blondes, joli minois pâle, l'enfant jetait des regards inquiets dans la rue. A cet instant un Noir dégingandé déboula sur le trottoir, il courut à la fillette, la prit dans ses bras et lui fit la bise avant de serrer la main de l'institutrice, qui regagna la cour de l'école.

– C'est lui, fit Napo, on intervient – *anduma* !

Ils quittèrent l'abri du platane.

– Police, lança Napoléon, contrôle des papiers !

L'Africain posa la fillette et piqua aussitôt un sprint, criant par-dessus son épaule : « Va chez mamie Flo Julie ! »

Le Corse saisit l'enfant par le bras tandis que Luigi prenait le pas de course, tirant de son t-shirt la carte tricolore passée à son cou.

Le Black allongeait les longues foulées de ses grandes guiboles, le policier lui collait au train.

Je vais le laisser s'échapper dès qu'il tournera le coin de la rue, décida Luigi, comme ça Napo me cassera pas les *coglioni* ensuite – les Noirs, c'est bien connu, ça court vite...

Le fuyard sauta sur la chaussée pour dépasser un couple de passants, reprit la course sur le trottoir et disparut à l'angle d'un immeuble.

Quand Luigi tourna le coin à son tour, l'homme avait pris un peu d'avance. Mais à cet instant une mémé surgit d'un porche, tenant un caniche en laisse.

Le Noir fit un crochet pour les éviter, se prit les pieds dans la laisse du chien et s'effondra. La vieille et le clebs se mirent à glapir.

Luigi se précipita, tomba à genoux sur le dos du Black et, lui tordant le bras, le fit mettre debout.

– Vous allez bien madame ? demanda-t-il.

– Moi ça va, mais c'est Kiki, il a eu très peur...

– Je crois qu'il va s'en remettre. Allez, toi, avance !

Le policier força son prisonnier, bras tordu dans le dos, à traverser le petit groupe de curieux attroupés sur le trottoir. Ils remontèrent ainsi la rue, jusqu'à un square où ils entrèrent.

Luigi poussa le Noir dans une allée derrière une haie d'arbres, puis le libéra. Le type, encore haletant, le fixait d'un regard affolé en se frottant le bras.

– Marche avec moi, grogna Luigi, et fais pas le con ou cette fois je te casse le poignet !

Ils quittèrent le square par un portillon qui donnait sur une rue tranquille, où se trouvait un troquet. Luigi s'y dirigea, glissant son badge sous son t-shirt. Il saisit un pan du blouson de son compagnon.

– Viens, je te paie un kawa.

Persuadé d'avoir affaire à un fou, le Black le suivit docilement à l'intérieur.

Le bar était vide. Luigi commanda deux cafés au taulier occupé à essuyer des verres derrière son comptoir. Ils prirent place au fond de la salle. On entendait mugir une sirène de police dans le quartier.

Le policier tira de sa poche les lunettes qu'il avait ramassées sur le trottoir et les posa sur la table ; un des verres était fendu. Le Noir les chaussa néanmoins pour étudier la face de son vis-à-vis, comme s'il découvrait un extra-terrestre.

– Vous êtes vraiment policier ? demanda-t-il avec un accent que l'inspecteur ne pouvait placer.

– De quel pays tu viens mon gars ?

– Je suis kényan.

– Kényan ! Comme si y'avait pas assez des Sénégalais et des Maliens... Qu'est-ce tu fous ici, t'attends de pouvoir passer en Angleterre ?

– Non... je, j'ai une amie ici, une française, la mère de Julie... la petite fille de l'école. Vous êtes vraiment un vrai policier ?

– Vraiment un vrai, ouais, mais peut-être plus pour longtemps.

– Je suis inquiet pour Julie.

– T'inquiète pas, mon collègue s'en occupe, on la ramènera chez elle.

Le patron apporta les cafés, jetant sur le Kényan un regard soupçonneux.

– Le problème, reprit Luigi quand il se fut éloigné, c'est qu'à présent les flics vont interroger ta copine. Tu habites chez elle ?

L'Africain hésita une seconde puis hocha sa tête crépue.

– Alors va falloir que tu te planques, si tu veux pas qu'on t'offre un billet aller-simple pour le Kenya. Tu l'as connue ici ton amie ?

– Non, au Kenya. J'étais prof de français mais aussi guide pour les touristes francophones, pendant les vacances scolaires. C'est comme ça que j'ai connu Marie, la maman de Julie, dans le parc national de Masaï Mara. Elle était venue pour voir les lions et les éléphants et elle est repartie avec un spécimen de la faune africaine...

– T'es là depuis longtemps ?

– Un peu plus d'un an... Je suis rentré en France par l'Italie, j'avais acheté très cher un vrai-faux visa de touriste à un employé du consulat italien, à Nairobi. Il est périmé à présent. Mais je fais de mal à personne ! Marie travaille, elle est infirmière, elle a des horaires dingues, alors moi je m'occupe de Julie. Je fais aussi parfois du baby-sitting pour des amies de Marie.

Luigi lui demanda son prénom, il s'appelait Peter. Une voiture de police, gyrophares clignotant, passa au ralenti dans la ruelle.

– Je croyais que tous les Kényans étaient des champions de course à pied, dit Luigi en vidant son café, j'aurais préféré que tu me sèmes pour de bon.

– Tous les Kényans ne sont pas des marathoniens, seulement certaines tribus montagnardes, comme les Kalenjins, moi je suis moitié Masaï, moitié Kikuyu... Vous auriez pu me tirer dans les jambes, avec votre pistolet ?

– Pour un délit de fuite ? Et puis en pleine rue – gaffe à la bavure ! Le policier ne précisa pas qu’il ne portait même pas son arme de service.

Luigi se leva, traversa la salle et observa la rue à travers la vitrine. Il revint à la table.

– Faut que j’y aille Peter, mon collègue doit se demander où je suis passé. Reste encore un peu dans ce bistro, le temps que les choses se tassent... Si tu te fais prendre, tu me connais pas, ok ?

– Alors vous n’allez pas m’arrêter, je suis libre ?

– Qui c’est qui s’occupera de Julie sans ça ? Allez salut Peter, good luck !

Luigi jeta un billet sur la table, le Noir se leva aussi.

– Au revoir monsieur – *asanti sana* !

– C’est du kikuyu ou du masai ?

– C’est du swahili, ça veut dire « merci beaucoup ».

Luigi sortit, traversa le square et marcha vers l’école, espérant y trouver Napo pour lui soutirer une cigarette. Il ralluma son portable mais ignore les trois messages de son collègue.

Une voiture de police s’arrêta à sa hauteur et un gradé se pencha à la fenêtre.

– Bonjour inspecteur. L’inspecteur Rocca nous a prévenus que vous aviez pris en chasse un Black dans le quartier. Il paraît qu’il a agressé une vieille au cours de sa fuite. Il est toujours dans la nature ? Un témoin nous a dit pourtant que vous l’aviez chopé...

– Non, il m’a échappé, ces foutus Nègres ça court vite !

– Ouais, c’est bien tout ce qu’ils savent faire, ça et jouer au football.

– Danser aussi, et jouer de la trompette... Dites brigadier, vous auriez pas une cigarette ?

Ex-future plus belle femme du monde

Los Angeles. Février 2008

L'une des pires formes de la solitude est de se sentir seule au milieu d'une foule qui vous acclame. Sourire crispé sur son visage trop maquillé, Rachel traverse le lobby du grand hôtel encombré de fans, curieux, paparazzi et autres vampires.

Elle s'arrête brièvement à la réception puis se dirige vers l'ascenseur, franchit enfin les portes coulissantes. Le préposé en livrée écarlate presse des boutons, la cabine s'élève.

Vingt étages – vertige, migraine.

Un long couloir moqueté où s'alignent des dizaines de portes. Où est sa chambre ? Dans quelle ville se trouve-t-elle ? Tous les hôtels sont les mêmes, toutes les villes se ressemblent.

Elle croise une des filles du staff, une habilleuse. Ses yeux noirs en amande la fixent avec inquiétude.

– Vous allez bien mademoiselle Rachel ?

– Je... oui, ça va, merci Mi Huong. J'ai oublié mon numéro de chambre.

Pourtant elle se souvient que Mi Huong signifie « Fleur Parfumée » en vietnamien.

– Vous avez votre carte électronique mademoiselle ?

Rachel fouille dans son sac à main, un truc de designer en cuir ouvragé, dont elle a fait la pub. Vendu quatre mille dollars dans les boutiques chics de la 5^e Avenue. Ce que gagne sans doute l'habilleuse en deux mois de travail. Elle lui tend la carte.

– Vous êtes au 20-102, c'est par là mademoiselle Rachel. Venez, je vais vous montrer.

Plafonniers blafards, visages flous croisés dans le couloir, regards intrigués qui la suivent.

La Fleur Parfumée s'arrête devant une porte, introduit la fiche dans la serrure. Rachel pénètre dans sa suite. La Vietnamiennne lui souhaite bonsoir.

– Si vous avez besoin de moi mademoiselle, Maria et moi on est au 20-002, à l'autre bout de l'étage.

Aussitôt la porte refermée, Rachel jette ses escarpins italiens et se précipite vers le divan.

Le précieux sachet est caché sous les coussins. D'une main tremblante elle répand la poudre blanche sur la table basse, tombe à genoux sur la moquette, avec une carte de crédit elle se fait une ligne qu'elle aspire dans une pipette.

Ses narines sont en feu mais la glace dans ses veines se met à fondre au grand soleil de la came. Respirant enfin librement, elle se défait de sa jupe